

Prix de la Fondation 2022 : Journal d'un Pacificateur,

Cher Monsieur,

Je ne sais s'il faut récompenser avec la Prix de la Fondation 2022 un témoignage d'amour paternel ou de piété filiale. Les deux probablement tant sont mêlées, intriquées, l'action d'un homme qui a beaucoup donné au monde qui l'entourait et la vôtre qui a permis l'éclosion d'un livre original et passionnant. Deux indices marquent l'intérêt et la profondeur de ce travail : le jury s'est prononcé à l'unanimité en dépit d'une concurrence vive. Sans faire partie du jury Je l'ai lu d'une traite, emporté par le mouvement ou plutôt la vague qui le soulève. Il n'y a dans cet ouvrage ni écriture apprêtée ni mise en scène ou plan défini. En fait il coule de source empruntant en cela l'hydrographie du pays qui l'a vu naître. Ce pays est-il une France rêvée, une Kabylie mystérieuse, une Algérie en devenir ? Je crois que votre père incarne les trois, fait vivre les trois, avec l'intensité d'un sacerdoce et la lucidité de la raison, celle de l'être rationnel plongé dans la tourmente. Car la tourmente est là.

C'est la guerre d'Algérie. Les opérations militaires restent en arrière-plan, mais la difficulté pour tous les acteurs de vivre au quotidien dans l'angoisse et la violence constitue la trame des événements. Maître de la chronologie, fin psychologue, observateur privilégié, vous avez découpé plusieurs périodes. Le lecteur que je suis en a gardé deux.

La première. En 1959 le Sous-Préfet n'arrive pas aux champs pour faire la sieste, herboriser et rimer. Il est un rouage dans un dispositif où le pouvoir civil est en retrait, chargé néanmoins à ce moment précis de la guerre, de préparer le renouveau d'un territoire longtemps délaissé, de faire revenir au premier rang des acteurs locaux plutôt déchirés qu'apaisés. Alors ce haut

fonctionnaire débutant emporté par ses convictions, son élan, son sens de la justice, invente une position administrative inconnue dans le droit public : celle du caillou dans la chaussure. Qu'il s'agisse de torture, de camp de regroupement, de santé publique, de droit foncier, haro sur la complicité, la conspiration du silence, la complaisance ou le favoritisme. Ce n'est pas rien puisqu'il s'agit de la mise en œuvre du service public qui, dans ce cas précis, ne se réduit pas à la prééminence théorique du droit. Cette mise en œuvre est la recherche de l'équité, de l'émergence des droits et du respect des personnes. Elle tend à préparer une société nouvelle, elle veut pacifier, réconcilier, développer. Vers quel horizon ? Celui d'une présence française régénérée, celui d'une entité nouvelle qui ne s'appelle pas encore la nation algérienne. Cette double perspective transforme la fonction et dans cet univers écrasant, verrouillé, le Sous-Préfet devient un recours. Le dépassement de l'utopie est d'abord un pari sur l'avenir. L'homme engagé dans cette transformation est convaincu, décidé, opiniâtre. Il n'est pas un Don Quichotte. Dommage ! Il se serait assuré de l'immortalité si Cervantes avait croisé son chemin.

La seconde. En Juin 1962 et au-delà c'est toujours la guerre d'Algérie théoriquement terminée par les Accords d'Evian et le cessez le feu qui n'en fut pas un. La France et certains de ses représentants se dépêchent de tourner la page y compris en chargeant la rubrique « Pertes et Profits » le « fourre-tout comptable » qui efface tout, l'ardoise magique du bureaucrate frileux et du Machiavel de service.

Le Sous-Préfet pour sa part a rejoint la Métropole comme on disait à l'époque quand on était de « *là-bas* ». En réalité il n'a jamais quitté Akbou et permettez-moi de dire que s'il l'avait fait ce livre n'existerait pas. Certes la maladie d'Akbou a fini par s'estomper alternant pics et creux, hautes et basses

pressions. Elle est probablement restée enfouie à jamais. Il faut donc lire cet ouvrage comme un avis météo, parfois un bulletin de santé hospitalière, un déroulé de carrière aussi dans ce qui est, pour le diplomate que je fus, le comble de l'exotisme : la France départementale, la Dordogne, Montbéliard, le Gers, le Var, la douceur Angevine. Beaucoup de clés de lecture pour un très beau parcours entouré de considération, marqué de propositions flatteuses et de collègues amicaux, attentifs, époustouflés par cette personnalité hors du commun. Ce qui pour l'administration n'est jamais bon signe mais qui dans ce cas isolé a produit de beaux effets.

Toutefois derrière l'image d'Epinal se trouve le cœur du sujet : une révolte, un déchirement presque Camusien mais sans la fascination de l'absurde ou la tentation de l'indifférence. Cette deuxième période est d'une grande intensité. Elle installe votre père dans une autre dimension. Contre vents et marées il s'occupe des vaincus, des victimes, des oubliés. On peut dire qu'il s'y consume mais ce faisant il écrit un pan d'histoire que l'on retrouve 60 ans après dans toute sa complexité. Les premiers temps de l'indépendance, les ambiguïtés entre France et Algérie, la naissance des Marsiens, et comme toujours les règlements de comptes et luttes qui vont façonner la politique algérienne. Tout ceci est illustré, j'allais dire au ras du sol, par des acteurs qui sont autant de symboles. Finalement l'histoire est faite par des gens anonymes auxquels les chroniqueurs, les mémorialistes redonnent vie. Les historiens ensuite mettent de l'ordre et s'occupent du jardin à la française. On retient la figure de Jean Picq, celles de Messaoud Badji, de Hocine Maloum.

C'est une vie dramatique, chaotique qu'a connue le principal personnage de cette aventure, la communauté des harkis. Au départ ce n'était pas une communauté. Elle le devient par le nombre de disparus, torturés,

abandonnés, massacrés sur leur terre natale, puis par les rescapés, certains certifiés, d'autres quasi clandestins qui arrivent dans une société qui n'en veut pas, dont on ne sait que faire et que l'on parque dans des endroits insalubres, des camps que l'on recycle au gré de chaque catastrophe historique. Ce qui est intéressant dans ce *Journal d'un Pacificateur* largement consacré à cette catastrophe particulière n'est pas le geste de l'accueil. Jean-Marie Robert n'est pas le seul à s'être occupé des Harkis. Mais ses motivations, ses sentiments s'expriment avec force dans un registre personnel très profond, avec une sensibilité décuplée par le passé d'Akbou. Ce qu'il fait en France est la prolongation de son action en Kabylie. Il n'hésite pas à mettre sa position, son influence au service de gens inconnus, de clans difficilement gérables, autant de microcosmes basculés en terre étrangère. Il le fait avec humanité mais sans complaisance, à mi-chemin entre le pardon des fautes et la fermeté de la réprimande, toujours sur la brèche, ne se décourageant jamais même aux moments où la cause est ingrate parfois criminelle. J'ai retenu cette phrase, page 243 : « *Voilà une tâche qui selon les moments me paraît écrasante ou exaltante ! D'autant que passé le coup de colère du patriarche, la famille Badji a su me reconforter par des lettres autrement plus amènes. Je leur en veux presque ! Comment diable ont-ils appris que la reconnaissance est un feu qui, à chaque fois, fait fondre ma fatigue et les avances que m'adresse le ras le bol, son noir acolyte* »

Un souvenir personnel : au printemps 1968, 6 ans après le cessez le feu, EOR à Saumur j'assiste à une rencontre avec Georges Grillot. Il nous parle de la version militaire et humaine du Commando Georges, puis le débat s'élargit, s'intensifie sous la direction charismatique du Général de Galbert commandant de l'école de l'ABC. Devoirs de l'officier, fidélité, reconnaissance, en temps de guerre, en temps de crise. Dans la salle trois stagiaires officiers algériens. L'un

d'entre eux Mohamed Zerarhi est affecté à l'escadron 802 chars. Je suis son parrain et j'arrondis les angles de sa présence qui cause parfois quelques remous. Zerarhi est astucieux et sympathique. Lorsque le dernier mot de la rencontre est prononcé par Georges Grillot « *Le sort des Harkis est une des plus grandes injustices que la France ait commises* », Zerarhi me souffle « *Tu sais il y en a eu d'autres mais celle-ci fut terrible pour l'Algérie* »

Je ne voudrai pas abuser de votre temps mais je souhaite m'arrêter sur le titre d'un des chapitres. « *Dérélictions 1965/1968* » Ce qui suit le justifie mais aussi le transcende. Le mot est d'essence théologique puisqu'il traduit l'état misérable d'une créature qui se sent abandonnée de tout secours divin, plus largement un sentiment de solitude et d'abandon. Je crois qu'il illustre parfaitement tout ce que cette époque charrie tant pour les harkis que pour d'autres protagonistes de l'affaire algérienne. L'Algérie est une grande rupture et une grande souffrance s'étalant sur plusieurs générations. On en voit encore les effets et les rebonds périodiques. Le témoignage de Jean-Marie Robert n'en est que plus précieux puisque lui-même parcourt cette transcendance dans son rapport avec le Général de Gaulle d'une totale ambivalence, dans sa vie intérieure, dans sa vie familiale, dans sa vie préfectorale. Je vous renvoie à cette belle image du jeune moine à Cîteaux. Le regard est profond et inquiet. C'est un caractère entier qui ne cesse de combler ses fractures.

Je souhaite pour terminer remercier Mme Besnaci-Lancou pour la contribution qu'elle a apportée à cet ouvrage et finalement saluer le Sous-Préfet puis Préfet poète qui a ponctué sa correspondance de quelques vers magnifiques. Reverdy, Hugo, Verlaine, Patrice de La Tour du Pin répondent présents. Mallarmé le plus divinatoire.

Fuir là-bas fuir ! Je sens que les oiseaux sont ivres

**D'être parmi l'écume inconnue et les cieux ! Ces cieux où il aura
certainement trouvé la paix**

Je vous remercie de votre attention./.